

*Les Îles singulières, adaptation libre et collective du roman *Le Sel* de Jean-Baptiste Del Amo, mise en scène de Jonathan Mallard.*

Publié le 13 décembre 2021



Les Îles singulières, adaptation libre et collective du roman *Le Sel* de Jean-Baptiste Del Amo, mise en scène de Jonathan Mallard.

Jonathan Mallard adapte *Le Sel* de Jean-Baptiste Del Amo au théâtre et poursuit ses recherches esthétiques et dramaturgiques autour des portraits de famille. *Le Sel* est un roman à quatre voix qui retrace l'histoire d'une famille sétoise, d'origine italienne, dans le milieu de la pêche en mer.

Les îles Singulières - spectacle de Jonathan Mallard - s'attache aux tensions exacerbées et jamais résolues entre mémoire collective et mémoire individuelle, chacun des protagonistes se réclamant de sa « vérité », de sa version de l'histoire, de ses souvenirs. Une mise en scène visionnaire de la famille - cellule symbolique assumée ou pas - et des constructions identitaires et sexuelles.

Se prépare un dîner réunissant chez Louise, la veuve d'un pêcheur sétois, ses trois enfants dispersés et leur famille respective. La perspective de ce dîner fait remonter chez tous le rappel d'images marquantes, des attendrissements mélancoliques, de la violence et des drames intimes.

Pour Fanny, resurgit la rivalité avec sa mère et la perte de sa propre fille Léa. Pour Jonas, la rivalité avec son frère Albin et la perte de Fabrice, son premier compagnon, mort du sida. Pour Albin, enfin, la ressemblance avec le père tyrannique et la séparation que sa femme Émilie lui impose ce soir-là. Louise aussi se souvient de la brutalité de son mari, de la dureté de sa vie, des occasions de rencontres amoureuses qu'elle n'a pas pu saisir, de son corps radieux et bien vivant alors, du fossé implicite qui l'a toujours, malgré elle, et dans la solitude, séparée de ses enfants.

Le ressac maritime en toile de fond sous les cris des mouettes, les souvenirs affluent, au gré des moments consacrés aux différents personnages, piégés à Sète, ville iodée et d'horizon immuable.

Voiles blanches, souffles maritimes, serviettes de plage qui s'envolent, le vent fait sa loi.

La situation évoque le théâtre de Jean-Luc Lagarce - Juste la fin du monde, par exemple - pour les retrouvailles forcément manquées des membres d'une même famille aimée autant que haïe, avec les frustrations ou manquements de chacun - mère, grand frère, frère cadet, sœur, père décédé.

La distribution des rôles varie cependant : le frère homosexuel, par exemple, n'est pas l'aîné mais le cadet dans *Les Îles singulières*; de même, le père marin défunt est fortement présent, il est ici décrit comme un être dur, violent, indifférent aux siens et préférant de loin ses amis pêcheurs.

Si l'écriture implicite de Lagarce est suggestive dans l'évocation des profondeurs du sentiment, celle de Jean-Baptiste Del Amo, littéraire et pertinente dans ses descriptions, récits et dialogues -, se révèle, par ailleurs, crue, délibérément impudique,

et décalée dans la dimension symbolique d'un plateau de théâtre - répétition d'évocations insolites de masturbation féminine ou masculine.

Il en va de même pour les scènes hétérosexuelles réalistes et maladroites sur la scène exposée, et qui ont tendance à sonner faux dans la perspective emblématique d'une résonance théâtrale.

La scénographie - Jonathan Mallard et Izumi Grisinger - propose un espace clair et dépouillé où trône à jardin une lourde et belle table en bois de cuisine, couverte de vaisselle et d'ustensiles - fait-tout et cocotte traditionnelle - sur laquelle officie religieusement la mère debout, coupant poivrons, tomates et aubergines colorés avec soin, sous les lumières de Rosemonde Arrambourg.

Une seconde table transversale et nue préfigure la table des invités que nous ne verrons pas.

Dans cet espace volontairement abstrait, entre les tables, s'étendent le sable et l'eau des plages ou de la piscine, avec le siège élevé du moniteur de surveillance, et à cour et à jardin, des portants de vêtements que les acteurs sollicitent pour leurs changements variés de costume à vue, du petit maillot de bain à la tenue étudiée de ville - les beaux costumes reviennent à Hercule Bourgeat.

Le son d'Izumi Grisinger laisse entendre l'appel des cris et stridences des mouettes et oiseaux de mer, tandis qu'à la fin, tombe du ciel et des cintres le sable ou bien le sel marin en un filet dru, la marque du temps et des années qui n'en finissent pas de sculpter les mémoires mouvantes.

Ne s'invente-t-on pas une enfance qu'on façonne à sa mesure, traquant sa vérité propre, qui n'est qu'une pièce dans un vaste puzzle ? Ne fait-on pas beaucoup de bruit pour pas grand-chose ?

Les acteurs se lancent avec sincérité dans ces rôles tout préparés d'une famille dissonante. Ils endossent plusieurs rôles et passent d'un personnage l'autre avec une rapidité confondante.

La mère que joue la jeune Ambre Febvre à la jolie voix sucrée et au regard radieux dessine une silhouette simpliste de la vieillesse, claudiquant, main sur la hanche, et rivée à sa table de cuisine.

Les enfants en échange jouent leur jeunesse, pleins d'allant en même temps que de dureté. La joie de vivre n'affleure que très rarement dans cette famille aujourd'hui dispersée et séparée. Les jeunes gens éprouvent des difficultés à vivre sereinement : ils connaissent ruptures et séparations.

Pierre Vuaille, fils homosexuel assumé et paisible, rayonne, libre et solaire sur la scène.

Lina Alsayed - la belle-sœur des uns et la belle-fille de l'autre - offre un regard distant sur la cellule familiale, n'en énonçant pas moins la souffrance ressentie à vivre auprès du père de ses enfants.

Mikaël Treguer joue Albin ou Hicham avec emportement : il se fait plus serein, chemin faisant.

Julia Roche - la fille de la maison - éloignée de la mère, joue d'une admirable fibre tragique.

Toutes ces présences vives accordent avec soin leur partition scénique dans une belle orchestration dissonante - mise au jour des heurts familiaux pleins d'amertume et de tristesse.

Véronique Hotte